

comparer Richard Denison, si loyal, si judicieux, si dévoué, à cet aventurier, qui n'a jamais aimé que l'or et le plaisir ? Grâce au ciel, dans notre patrie française, on pourrait trouver, j'imagine, des jeunes gens plus dignes d'être comparés à Richard !

La mère sourit et se mit à enrouler sur ses doigts blancs et effilés les boucles soyeuses de ses cheveux.

— Je crois que tu as raison, ma chère, dit-elle enfin ; les qualités solides sont préférables aux défauts brillants qui pourraient éblouir certaines femmes frivoles. Mais que devrais-je répondre, selon toi, si M. Denison venait me demander ta main ?

Clara baissa les yeux, hésita, et finit par se jeter dans les bras de sa mère en balbutiant :

— Je ferai ce que mon père et vous me conseillerez.

— Je sais ce que cela veut dire, répliqua Mme Brissot en rendant à sa fille caresse pour caresse, et j'agirai en conséquence... Allons ! bonsoir, mon enfant... Il est temps de se retirer, car je dois être sur pied demain de bonne heure, pour écrire à ton père avant l'ouverture du magasin... Ah ça ! tu emportes donc ce diamant avec toi ? D'où te vient cette passion pour les diamants, ma fille ?

— Mon Dieu ! maman, répondit Clara un peu confuse, j'ai cédé, je l'avoue, à un sentiment de puérile curiosité ; mais demain je rendrai cette pierre précieuse à son maître avec toute l'indifférence que j'aurais pour le moindre de ces cailloux dont mon amie Rachel Owens forme des collections.

— Je comprends ; et puis l'on n'est pas fâchée de dire que l'on a possédé, fût-ce pendant quelques heures seulement, un diamant de douze mille dollars. Prends-en bien soin, ma petite, et bonne nuit.

Elles s'embrassèrent encore une fois et se retirèrent dans leurs chambres qui étaient voisines l'une de l'autre, tandis que la négresse Sémiramis achevait de mettre en ordre le salon.

Clara se coucha bientôt, et malgré les préoccupations qu'avait dû lui causer cette soirée, ses paupières ne tardèrent pas à s'appesantir. Elle songea encore un instant aux propos affectueux que lui avait adressés Richard, aux projets d'union dont la réalisation semblait prochaine ; puis, les images des jaguars et des ours grizzlys dont avait parlé l'aventurier flottèrent vaguement devant ses yeux, et enfin elle s'endormit d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain.

Aux premières lueurs du jour la gentille enfant fut debout. Un rayon de soleil se glissait dans sa chambrette virginale, en dépit d'un store chinois qui protégeait intérieurement la fenêtre. Clara, encore vêtue de sa toilette de nuit, les pieds nus dans des babouches brodées, alla ouvrir cette fenêtre et sortit sur la galerie extérieure ou véranda afin d'exposer au soleil, comme elle l'avait projeté, le diamant de Martigny.

La véranda avait une superbe vue sur le jardin de l'habitation et sur la campagne environnante ; et quoique Clara fût impatiente de tenter sa petite expérience, elle ne put refuser quelques regards d'admiration au paysage tout resplandissant des clartés matinales.

Le fond du tableau était formé par une chaîne de montagnes bleuâtres, situées dans un prodigieux éloignement, et par les forêts naines du *Muady-Scrub* ou désert du Maalys. Autour de Dorling s'étendait une plaine où l'on ne voyait encore, comme nous l'avons dit, que peu de traces de culture. Les champs de blé, les vignes, les plantations de diverse espèce étaient enfermés dans une bande assez étroite autour des habitations du bourg. Plus loin on ne trouvait plus que des *stations*, avec leurs immenses enclos de palissades où l'on élève annuellement des milliers de bœufs. A cette heure peu avancée, ces grands troupeaux d'animaux exhalaient une vapeur blanche et légère comme un brouillard, tandis que les squatters à cheval, leurs longs fouets à la main, galopaient déjà autour des enclos afin de s'assurer qu'aucune bête ne s'était égarée pendant la nuit.

Aux pieds même de Clara, le jardin présentait des beautés d'un ordre plus poétique et plus doux. Ce jardin, qui était entouré d'un rideau d'arbres verts chargés de le protéger contre les rayons du soleil d'été,

réunissait les fruits et les légumes de l'Europe aux productions les plus savoureuses, aux plantes les plus charmantes de la nature tropicale. La pastèque, la banane et l'ananas croissaient fraternellement auprès du pêcher, du groseillier, du poirier apportés de l'autre hémisphère. Le parterre était rempli de fleurs rares que miss Rachel Owens avait découvertes dans ses herborisations, et des senteurs délicieuses s'échappaient de ces corolles aux formes parfois étranges, mais fraîches et pures comme tout ce qui est né dans la solitude, sous la main de Dieu. Des perroquets de toutes couleurs, des kakatoès, des oiseaux rieurs, mêlés à des pies qui différaient peu de nos pies européennes, babillaient dans les arbres. Clara, en se penchant sur la galerie, remarqua surtout deux ou trois oiseaux d'espèce inconnue, pourvus du plumage le plus brillant. Ils s'empressèrent de fuir à sa vue ; mais, cachés dans le feuillage, ils révélaient encore leur présence par une note perçante et gutturale que le moindre bruit suffisait pour interrompre.

Après avoir accordé une attention distraite à ces détails, Clara revint au diamant qu'elle exposa naïvement au soleil ; toutefois l'expérience ne réussit pas sans doute au gré de ses désirs, car, laissant la pierre précieuse sur le balcon de la véranda, elle s'occupait de nouveau des charmants oiseaux qui venaient de se montrer dans le jardin pour la première fois. De temps en temps un mouvement vif et allègre les faisait apercevoir à travers les branches des mimosas, et alors on pouvait prendre une idée de leurs couleurs. Ils avaient à peu près la grosseur du merle de nos climats ; leur plumage était d'un joli brun, égayé de blanc et de jaune chamois sur les ailes, avec un beau collier de couleur rose. Ils passaient avec la rapidité de l'éclair d'un arbre à l'autre, et leur caractère semblait aussi timide, aussi farouche que leur aspect était gracieux.

Clara prenait plaisir à ces observations, quand Sémiramis l'appela de l'intérieur de la maison. Aussitôt elle rentra dans sa chambre et acheva rapidement de s'habiller pour se rendre au magasin, où sans doute elle était attendue. Toutefois, avant de se rendre à l'appel de la négresse, elle passa dans la chambre de sa mère qui venait aussi de se lever.

— Vois donc ce que veut Sémiramis, ma fille, dit Mme Brissot en l'embrassant. Sans doute déjà M. de Martigny vient réclamer ma lettre en même temps que son diamant. Ce n'est pas précisément l'heure où un homme comme il faut devrait se présenter chez des dames... mais le vicomte est devenu un peu sauvage à courir les déserts... Tiens-lui compagnie au magasin, mon enfant, jusqu'à ce que j'aie terminé ma toilette et écrit la lettre pour ton père.

Clara fit une petite moue, car la toilette de sa mère était une chose grave, qui demandait du temps ; et, d'autre part, les lettres de Mme ne s'improvisaient pas. Elle avait donc lieu de croire que pendant une bonne heure au moins elle aurait à tenir compagnie au vicomte. Cependant elle ne répondit pas, et s'empressa de descendre au magasin.

C'était, en effet, le vicomte de Martigny qui attendait dans le store. Il avait déjà son équipement de voyage, ses armes, sa couverture ; son cheval était attaché à un arbre devant la maison. Quant à lui, assis nonchalamment sur une pile de marchandises, il raillait en anglais la vieille Sémiramis, qui ne comprenait pas grand-chose à ses plaisanteries, mais riait de confiance en montrant ses dents encore blanches et bien rangées.

L'aventurier, quittant sa pose nonchalante, vint avec galanterie au-devant de Clara et lui adressa un compliment d'une convenance parfaite. La jeune fille, de son côté, excusa sa mère qui, disait-elle, ne pouvait tarder à descendre ; puis on prit place et la conversation s'établit régulièrement entre Mlle Brissot et Martigny.

Celui-ci causait, avec une verve intarissable, de Paris, de ses voyages, de ses projets ; il savait relever l'entretien par des observations souvent fines et délicates, mais toujours gaies. Clara l'écoutait avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Depuis qu'elle habitait la colonie, elle n'avait pas eu l'occasion d'entendre un de ses compatriotes appartenant au monde

choisi ; elle était donc sous le charme de cette vivacité joviale, qui est pour ainsi dire le caractère de la causerie française. Comme elle se livrait ingénument à ses impressions, on vint à parler du diamant que Martigny avait conté la veille à Clara.

— A ce propos, monsieur le vicomte, dit-elle, il est temps que je vous rende votre magnifique dépôt... Je vous demande cinq minutes pour aller le chercher dans ma chambre où il est resté.

— Rien ne presse, mademoiselle, répliqua Martigny en la retenant doucement ; pour tous les diamants du monde, je ne voudrais pas être privé trop tôt de votre présence... Avez-vous fait les épreuves que je vous ai indiquées sur cette pierre précieuse ?

— Elle a vraiment un éclat incomparable, et je vous remercie de vous être prêté, en me la confiant, à un caprice dont je rougis ; mais permettez-moi de vous la rendre.

— Un moment encore, mademoiselle ; je suis l'homme des résolutions soudaines et il m'est venu la pensée... Mademoiselle, vous semblez tenir beaucoup à ce diamant et j'imagine que vous désirez ardemment de le posséder ?

— Pas le moins du monde, monsieur le vicomte, répondit Clara avec candeur.

— N'essayez pas de le nier. Vous ne seriez pas femme, vous ne seriez pas Parisienne si vous n'aviez pas songé combien un pareil ornement relèverait votre éclatante beauté ; combien il exciterait l'admiration et l'envie des autres femmes... J'ai vu vos yeux briller en le regardant ; j'ai vu votre visage s'animer, votre main trembler quand vous le teniez entre vos doigts... Eh bien ! Clara, il ne dépendrait que de vous d'en devenir maîtresse.

La jeune fille manifesta un grand étonnement.

— A quel titre, monsieur, me proposeriez-vous un semblable cadeau, et à quel titre, moi, pourrais-je l'accepter ?

— Ne vous offensez pas de mes paroles, chère Clara ; mes intentions sont droites, et je ne craindrais pas de les avouer en présence de vos parents ; écoutez-moi donc. Je poursuis la fortune et je n'ai pu encore l'atteindre que d'une manière imparfaite. Quoique je sois loin d'être découragé, cette vie errante me pèse, et maintenant que je vous ai vue, elle va me devenir insupportable, car j'ai compris tout ce qu'il y a de triste dans mon isolement, et je commence à m'apercevoir qu'il est des avantages bien préférables à la richesse... Vous connaissez mon nom et mon titre, Clara ; j'ajouterai que nul motif déshonorant ne m'a obligé de quitter mon pays, comme il m'est facile de le prouver par les témoignages les moins contestables, et qu'enfin, quoique hardi dans les moyens de m'enrichir, je n'ai jamais forcé à l'honneur... Cela dit, répondez avec franchise : voulez-vous que tous mes voyages soient finis et que le diamant, objet de votre secrète convoitise, vous appartienne pour toujours ?

Clara demeurait stupéfaite en écoutant une proposition si étrange et si inattendue.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-elle ; je vous ai mal compris sans doute...

— Nous ne sommes plus à Paris, répliqua Martigny avec vivacité, et vous m'excuserez de ne pas employer les circonlocutions et les précautions de langage usitées de l'autre côté du globe ; aussi bien, dans mes longs voyages, en ai-je perdu l'habitude... En deux mots, Clara, je vous demande si vous consentiriez, pour mon bonheur, à devenir vicomtesse de Martigny.

Clara dégagea sa main dont l'aventurier s'était emparée.

— Monsieur, dit-elle avec fermeté, j'imiterai votre franchise... Je suis déjà presque fiancée à un autre ; et d'ailleurs, vous vous êtes exagéré le prix que je pouvais attacher à la possession de ce diamant. Il n'a pas plus de valeur à mes yeux que tout autre objet assez brillant pour amuser un enfant pendant quelques minutes, et la preuve en est que j'ai hâte de vous le restituer.

Et elle se leva.

Martigny remarqua qu'elle n'avait pas éprouvé le moindre hésitation à repousser sa demande ; l'amour-propre blessé l'emporta sur tout autre sentiment.